

"Le cochon de Gaza" de Sylvain Estibal - sorti le 21/03/11 - 1h40

Avec Sasson Gabal, Baya Bebal, Myriam Tekaïa, ...

Sylvain Estibal possède un curriculum vitae pour le moins éclectique. Journaliste pour l'AFP en Amérique du Sud, il vit en Uruguay, à Montevideo. Auteur de plusieurs livres de voyage et autres ouvrages sur le désert, dont un recueil d'entretiens avec Théodore Monod ('Terre et ciel', Actes Sud, 1997). Il publie son premier roman en 2003 : 'Le dernier vol de Lancaster' (porté à l'écran par Karim Dridi sous le titre 'Le dernier vol'). Il faut attendre 2009 pour lire son deuxième roman, 'Eternel' (Actes Sud). En 2011, après quelques courts-métrages en amateur, Estibal se lance dans la réalisation avec le film 'Le cochon de Gaza', une fable politique inventive et hilarante sur le conflit israélo-palestinien.

Entre chronique villageoise et fable géopolitique, ce Cochon de Gaza utilise, non sans humour paradoxal et candeur revendiquée, l'animal honni et impur par excellence comme élément de rapprochement entre colons juifs et Palestiniens pragmatiques.

Commentaire

Écrivain et journaliste belge, Sylvain Estibal avait déjà proposé en 2004 un projet photographique sur Hébron, dans lequel deux familles, l'une israélienne, l'autre palestinienne, rendaient compte de leur quotidien. À la découverte de leurs travaux photos respectifs, les similitudes de destins les avaient rapprochées. On l'aura compris, Estibal aime ce qui fédère, humanise et impose une proximité, fut-elle burlesque, comme c'est ici le cas. On s'attache bien vite à son Jafaar, personnage lunaire, modeste et digne, que les créanciers malmènent et les clients ignorent, mais dont la candeur et la tendresse nourrissent une personnalité résolument solaire et aimante. Reprenant l'idée que tout rapprochement est le fait d'un tiers, étranger au conflit à dénouer, le cochon, improbable médiateur, tient ici magistralement son rôle de passeur. Enfin, son impureté intrinsèque lui interdisant de fouler directement les sols sanctifiés d'Israël et de Palestine, chacun comprend alors qu'il aime la même terre et est héritier d'une même histoire millénaire. De même Fatima, l'épouse de Jafaar, se lie à son corps défendant au jeune soldat israélien en poste sur le toit de la maison familiale, car, tout comme elle, il aime à suivre l'in vraisemblable soap opéra brésilien qui semble illuminer les petits écrans palestiniens et israéliens. Comme deux animaux craintifs, ils se flairent et s'observent pour enfin se dire quelque chose de leur vérité par le biais de ces personnages de feuilleton, dont le destin, contrarié et obstiné, leur raconte un morceau de leur propre histoire. C'est par ces ponts, ainsi jetés, que ce film est joli.

"Les fiches du cinéma" n° 2014

N.Z.

evene.fr

INTERVIEW SYLVAIN ESTIBAL

Comment avez-vous imaginé le scénario du 'Cochon de Gaza' ?

Le film est né du télescopage de plusieurs éléments. L'Uruguay est un pays d'élevage : chaque année, des cargos partent de Montevideo et traversent l'Atlantique pour la fête de l'Aïd. Ça stimule l'imaginaire de voir ces bateaux chargés jusqu'à la gueule de milliers de moutons. Parallèlement, j'ai réalisé par le passé un projet photo pour l'AFP en Cisjordanie. Mon interrogation était la suivante : quel regard porte les israéliens sur les palestiniens et vice-versa. À cette occasion, j'ai appris à ma grande surprise que des élevages clandestins de cochons existaient sur place. Cela m'a donné le fil conducteur du script : le cochon étant un animal officiellement détesté par les deux camps, pourquoi ne pas l'imaginer en passeur de paix ?



Le cochon de Gaza de Sylvain Estibal

Vous évoquez une situation dramatique, mais vous choisissez l'humour. Vous dites vouloir « pousser un cri de rage comique ».

J'ai envie de faire réagir et il me semble que l'humour est l'arme la plus appropriée. Je ne voulais pas de dénonciation à sens unique, ni de sensiblerie, je souhaitais insister sur l'absurdité de ce conflit qui perdure depuis tant d'années. Si le film peut contribuer à faire rire les deux camps, ce ne sera déjà pas si mal.



Le cochon de Gaza de Sylvain Estibal

Vous citez Chaplin comme référence.

En tout cas comme source d'inspiration... Quand Chaplin tourne 'Le Dictateur', en 1940, il n'est ni allemand ni juif, mais ça ne l'empêche pas de s'engager et de prendre parti. À mon échelle, sur 'Le cochon de Gaza', je fais la même chose.

C'est étonnant qu'un cinéaste français s'empare d'un tel sujet.

Je ne suis pas d'accord. On m'a reproché de tourner ce film alors que je ne suis ni israélien ni palestinien, comme si j'étais illégitime en n'appartenant à aucune des deux communautés. Je trouve ça grotesque : c'est précisément le communautarisme qui provoque toutes les dérives que l'on connaît.

Comment produit-on un film comme 'Le cochon de Gaza' ?

Au risque de vous surprendre, je pense que j'aurais plus facilement réalisé le film si j'avais été israélien ou palestinien. Mais mon producteur, Franck Chorot, s'est battu et nous y sommes arrivés, en montant une co-production franco-germano-belge. Les difficultés ont été innombrables et jusqu'au début du tournage, on n'était pas sûr de pouvoir mener à bien l'entreprise. En même temps, ces difficultés ont donné une énergie commune à toute l'équipe composée d'Israéliens, de Palestiniens, de Syriens, de Tunisiens, d'Algériens, d'Allemands... On a travaillé comme un commando. Un commando pacifiste.



Le cochon de Gaza de Sylvain Estibal

Le réalisateur, qui a déjà tenté une approche différente (voir son interview) du conflit israélo-palestinien en proposant à deux familles, une palestinienne et une israélienne, de se photographier réciproquement, déploie humblement une histoire rythmée et tout entière guidée par l'humour. Il est porté, d'abord, par une galerie de personnages hauts en couleur, qui gravitent autour de Jafaar ; le personnage du naïf capable d'auto-dérision auquel le visage oriental de Sasson Gabay (le héros de *Le Village de la honte*, une star en Israël), qui pourrait aussi bien être musulman que juif, imprime une marque sensationnelle. Il y a ce fonctionnaire allemand des Nations Unies, personnage totalement burlesque grâce auquel Estibal met en scène une délicieuse incommunicabilité (les jeux de mots issus de l'anglais approximatif de Jafaar) en même temps qu'une hilarante crise de l'administratif. Il y a ce coiffeur palestinien amateur d'opéra et de chansons rétro américaines, qui, comme tant d'autres, tente de se construire un univers confortable dans une société dont tous les fils lâchent un à un, et dont l'absurde de la situation gagne un degré supplémentaire de jour en jour. Loin de se juxtaposer les uns et les autres comme autant de prétextes à saynètes, ces personnages secondaires contribuent à un portrait d'un Gaza tout aussi déjanté que décrépî. Portrait complété, d'autre part, dans la grande tradition du clown chaplinesque, par un savoureux comique de geste, construit sur les allers-retours de l'autre côté du grillage, où Jafaar entre dans l'antre de l'ennemi pour y faire commerce de la semence de son cochon, trajet pour lequel il faut sans cesse imaginer des stratagèmes auprès des policiers pour déguiser ses réelles intentions.

L'ingéniosité du réalisateur se lit dans l'intelligence avec laquelle il place quelques métaphores de la situation politiques jamais trop appuyées, mais toujours bâties sur ce principe de degré supplémentaire dans l'absurde, de personnages parlant chacun dans leur sphère sans atteindre l'autre, alors qu'ils se ressemblent tant. Les archétypes politiques attendus dans un tel contexte (le soldat d'un côté, le martyr de l'autre) se présentent sous un nouveau genre, qui les débarrasse de leurs oripeaux moraux au profit d'un message véhiculé par la bouffonnerie. C'est le jeune soldat israélien posté sur la maison de Jafaar et de sa femme qui descend regarder un soap brésilien à la télévision, ou encore la création d'un nouveau genre de martyr qui reste vivant après l'attentat et signe des autographes.

Drôle, parfois même désopilant, *Le Cochon de Gaza* est une fable pétée d'humanisme... qui peut même se permettre une pointe de naïveté dans son final puisqu'elle a posé les règles du conte, de l'utopie, dès le début. La fable d'un rêveur éveillé dont l'humour casse les stéréotypes politiques offerts par certains mélodrames politiques trop discursifs.

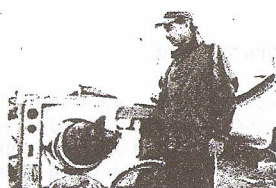
Sarah Elkaïm - critikat.com

suite :

Où avez-vous tourné ?

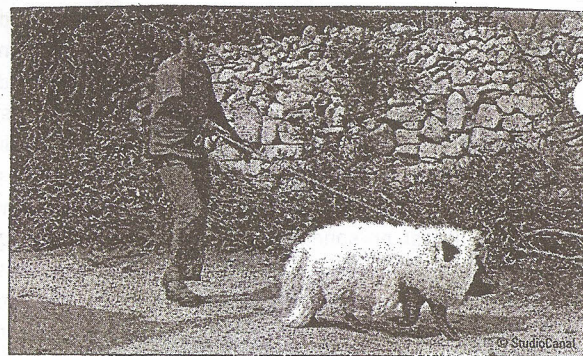
J'aurais aimé pouvoir filmer, au moins en partie, à Gaza, mais c'était injouable. On s'est rabattu sur Malte, où la lumière ressemble à celle du Moyen-Orient. La frustration est relative : 'Le cochon de Gaza' est une sorte de conte, la question du réalisme absolu n'était pas essentielle.

Le film a-t-il été montré en Israël et en Palestine ?



Hélas, pas encore. J'espère qu'il circulera dans les deux pays. C'est quand même un peu le but... Mais ce n'est pas gagné, car le film bouscule volontairement les tabous idéologiques et religieux. Mais j'aimerais que l'humour du 'Cochon de Gaza' puisse se propager là-bas. Sur le tournage, les acteurs se marraient beaucoup et ils n'arrêtaient pas de me dire qu'ils avaient impérativement besoin de rire d'eux-mêmes et de l'absurdité de la situation.

avene.fr



Guy de Nazur : le "dresser" de cochons

PROCHAINE SÉANCE :

Le cochon de Gaza
lundi 30/01 - 14h30 et 21h
week-end aux prisons
jeudi 2 février - 18h30 - 21h
lundi 6 février - 14h30 - 21h

carte
d'adhésion

valable de septembre
2010 à août 2011

Tarif réduit* Plein tarif
7,5€ 15€

* Jeune de -26 ans, étudiant,
ou demandeur d'emploi

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficier de tarifs sur les séances : Embobiné : 7,50 € - 5,00 €
Normales : 7,50 € - 6,00 €

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



Et week-end du Cinéma Européen : 3-4-5 février 2012
A ne pas manquer!